



**LÂCHES!**

**LA FRANCE**  
*n'oubliera pas!*



# James Hanley

Flight Sergeant dans la Royal Air Force



Cranfield Air Force Base, Angleterre  
28 novembre 1941

Une main me secoue, tandis que le faisceau d'une lampe électrique écorche mes yeux, malgré les paupières baissées.

- Wake up, Sir !

L'ordonnance part réveiller les autres, me laissant seul, assis sur le lit, à rassembler mes pensées. Il est minuit, l'heure pour six cent pilotes et membres d'équipage du Bomber Command de se lever pour aller risquer leur peau.

Dans la chambrée, les hommes s'activent près des armoires en fer. Encore groggy, j'enfile ma combinaison de vol, mes bottes fourrées, mon manteau de cuir. Là-haut, il nous faudra rester à moins vingt degrés pendant cinq longues heures - un frisson me parcourt à cette simple pensée.

Tout se monde s'entasse pêle-mêle dans la salle de briefing, tirant nerveusement des bouffées de leurs cigarettes.

- Good evening, gentlemen ! Cette nuit, notre objectif sera Lorient.

A ce mot, les mines se rembrunissent. Lorient, un petit port de pêche en Bretagne. Huit cent kilomètres aller et retour, à travers la France occupée, avec la menace omniprésente des chasseurs de nuit allemands.

« Comme vous le savez, la base sous-marine de Lorient est plus active que jamais malgré nos efforts répétés des mois précédents. D'après nos informations, un troisième complexe est en cours de construction. Une fois terminé, il pourra accueillir et ravitailler davantage de sous-marins et sera protégé par une dalle de béton de sept mètres d'épaisseur, impénétrable par nos bombes. Il est donc primordial que ce troisième ouvrage ne voie jamais le jour. »

Des murmures s'échappent de la masse. Ça fera déjà ma septième sortie sur Lorient ce mois-ci. Sept fois que nous noyons cette petite ville sous les bombes et que les Mosquito de reconnaissance nous rapportent des photos de la base sous-marine intacte le lendemain.

« Le dernier convoi en provenance des Etats-Unis est arrivé à Liverpool hier. Il a perdu sept bateaux sur quinze, tous coulés par les sous-marins. A ce rythme là, nous pourrions dire adieu à notre marine marchande très vite si nous ne stoppons pas les U-booten. La mission de cette nuit, messieurs, est absolument indispensable. »

Suivent les détails techniques, les caps, la météo, les fréquences, les formations. Dans la gorge, j'ai une boule froide qui ne cesse de grandir. Au mess, je mâchonne sans entrain les saucisses que nous servent des cantinières endormies. Notre *squadron leader* nous presse : il va falloir se préparer.

Dans mon étui de cuir, je glisse le revolver Smith et Wesson qui accompagne chacun d'entre nous. Je vide mes poches, laissant en Angleterre tout papier qui pourrait trahir mon identité, jusqu'au moindre ticket de bus pouvant indiquer l'endroit où nous sommes basés. Je prends mon paquet de pansements et mon enveloppe *escape*, garnie de vingt mille francs, destinée à faciliter l'évasion des aviateurs qui seraient abattus au-dessus de la France. Enfin, après avoir sanglé mon lourd parachute, mes gants et mon serre-tête, je me retrouve au pied du gros Wellington, dans lequel mes cinq camarades et moi allons risquer nos vies ce soir.

Sans un mot, chacun s'installe à son poste. En tant qu'opérateur radio, je suis situé juste derrière le pilote, regardant la nuit



noire par-dessus son épaule.

- Contact !

C'est l'instant où, malgré moi, j'espère toujours que les deux moteurs ne voudront pas démarrer, et que nous devrons rester au sol, en sécurité, pendant que le reste du squadron décollera pour s'élever vers la France. Mais non. Dans un vacarme assourdissant, l'avion répond, faisant vibrer toute la cabine, empuantissant l'air de cette odeur d'essence et d'huile dont nous sommes toujours imprégnés.

L'un après l'autre, les Wellington s'alignent de façon pataude sur la piste, alourdis par leurs pleins d'essence et leurs deux tonnes de bombes, et prennent l'air. Le troisième a une perte de puissance sur le moteur gauche juste après le décollage, part en vrille et s'écrase dans une boule de feu signalant la mort de six personnes.

Imperturbable, le contrôleur continue de faire décoller les bombardiers restants, tandis que les sirènes des ambulances retentissent sur Cranfield.

Dans l'avion, nous tentons d'avoir l'air assuré, mais personne n'en mène large. Comme à chaque mission, pour conjurer la peur, je me recroqueville sur mon siège et me replonge dans mes souvenirs.

*J'ai six ans, et je joue dans le jardin de la maison familiale dans le Kent. Le gazon vert a été impeccablement tondu, le ciel de printemps est d'un bleu magnifique, constellé de gros cumulus blancs. Ma mère taille les rosiers, tandis que mon père lit le journal, confortablement installé dans son hamac.*

Le vrombissement des moteurs se fait plus fort, nous nous apprêtons à décoller à notre tour. Je détourne mon regard de la carcasse qui brûle en bout de piste, dont les pompiers sont en train d'extraire les cadavres calcinés.

*J'ai quinze ans. Menée par le grand Percy, l'équipe de rugby de l'école de Hartley vient de marquer un quatrième essai. Je regarde mes camarades dépités. Percy, avec son mètre quatre-vingt et sa tignasse rousse, nous toise en rigolant. Le cœur empli d'une sourde résolution, je le vois foncer, à la remise en jeu, droit sur moi. Herbert, notre milieu de terrain, s'est prudemment écarté. Je suis le dernier obstacle avant la ligne, mais cette fois, je ne cède pas. Je me campe sur mes jambes, bien décidé, en le regardant droit dans les yeux. Affolé, il me percute, nous tombons à la renverse, et je sens une vive douleur dans la jambe. Je passe un mois à l'hôpital, mais le match est gagné.*

Aile contre aile, les bombardiers tournent au-dessus du terrain pour s'assembler en formation. Tout le 9<sup>th</sup> squadron est là, rejoint par le 149<sup>th</sup> de Honing et le 274<sup>th</sup> de Bassingham, en tout près d'une centaine de Wellington, menés par des Mosquito qui nous rejoindront au-dessus de la côte. Pas d'escorte de chasseurs, naturellement, ils n'ont ni l'autonomie ni l'équipement nécessaires pour opérer de nuit. Reste à espérer que la chasse allemande, qui elle y arrive parfaitement, ne nous attrapera pas.

*J'ai dix-huit ans, et comme chaque année, je passe l'été en France. Daladier et Chamberlain viennent de signer les accords de Munich avec un certain monsieur Hitler, mais je suis loin de partager la liesse d'une population qui croit la guerre écartée.*



- Mais tout de même, monsieur Pinson, dis-je à mon logeur, l'Allemagne est tout près. Pourquoi ne vous préparez-vous pas plus que ça ?

- Vous savez, ces histoires de guerre, c'est du pipeau. Tout ça ne sont que des racontars de la droite, qui voudrait bien abroger les congés payés sous prétexte d'aider au réarmement.

- Vous ne pensez pas que faire ces efforts maintenant pourrait épargner bien des vies ? Insisté-je.

Monsieur Pinson me regarde, sa bonne face de normand ébahie, les yeux ronds comme des soucoupes.

- Mais pourquoi diable voudriez-vous que j'aille me faire tuer pour quelque chose d'aussi idiot que la patrie ?

Nous passons la Manche. A partir de là, le silence radio est total, rien ne doit nous faire repérer par les radars allemands qui traquent notre progression. Cinq mille mètres au-dessous, la Manche, une masse sombre et froide, où l'espérance de vie d'un homme ne dépasse guère vingt minutes à cause de l'hypothermie. Je profite de cette heure de calme relatif où nous sommes encore hors de portée des chasseurs et de la Flak, la redoutable défense contre avions allemande, pour aller rendre visite aux pilotes avec un thermos de café chaud. Le cockpit est sombre, à peine éclairé par une minuscule veilleuse. Tous les cadrans indiquent que les deux moteurs Pegasus tournent comme des horloges.

15 mai 1940. Les armées allemandes déferlent sur la France, s'engouffrant dans la brèche de la ligne Maginot créée dans les Ardennes, balayant tout sur leur passage. Criblé de balles, mon Fairey Battle se pose durement sur une piste de fortune. Nous sommes trois avions à être rentrés sur les huit participant à la mission, et ce ne sont pas les quelques bombes éparpillées sur les colonnes de Panzer qui ont fait de grands dommages aux Boches.

Épuisés, nous sortons de l'avion pour prendre un peu de repos sous la tente. En marchant, nous passons devant un groupe de mécaniciens français. Assis nonchalamment devant une caisse, ils jouent aux cartes, une bouteille de vin rouge bien entamée. Ignorant que je parle français, l'un d'entre eux lâche sur notre passage, sous les ricanements des autres :

« Regarde-moi ces couillons qui vont se faire trouer la paillasse... on est quand même bien mieux là à se faire une belote ! »

Une bouffée de rage m'envahit. Je voudrais me retourner et lui casser la gueule, mais mes jambes sont trop faibles et me portent à peine. Misérable, je rentre à ma cahute, le cœur plein de haine envers ces pleutres qui se laissent envahir sans réagir, le rire lâche de ces hommes résonnant dans ma tête.

- A tous, on passe la côte dans une minute ! Annonce le navigateur dans l'intercom.

En regardant en bas, dans l'obscurité, on distingue à peine la mince ligne des falaises normandes que nous survolons. Des traits de lumière se dirigent vers nous et les premières explosions commencent à consteller l'air, secouant notre gros bombardier. La Flak côtière nous encadre de près, illuminant le ciel pour finalement s'éteindre derrière nous. Ils ne nous ont pas touchés, pour cette fois. Désormais, nous sommes au-dessus de la terre française que j'ai quittée depuis un an et demie en me promettant de jamais y revenir.



*Je n'ai rien d'autre à vous promettre que du sang, de la sueur et du labeur, avait dit Churchill. La sueur et le labeur sont là. Quant à notre sang, nous espérons ne pas le verser cette nuit.*

*Nous écarquillons les yeux, essayant d'apercevoir dans l'obscurité les lueurs des pots d'échappement des chasseurs de nuit Messerschmitt. Bientôt, nous serons sur l'objectif, mais le temps s'égène avec une lenteur insupportable. Je repense à ce que je ferai en rentrant, aux heures que je passerai sous une douche brûlante, au lit aux draps propres, au œufs et bacon fumants qui m'attendront au mess pour le breakfast. Ces petits plaisirs bien innocents deviennent, en temps de guerre, l'espoir ultime auquel on se raccroche. Demain, s'il fait beau, j'irai pêcher dans un lac non loin du terrain, peut-être en compagnie d'une des petites serveuses ?*

*- Objectif dans dix minutes !*

*Debout sur le pont du destroyer, je regarde la côte française s'éloigner peu à peu. La semaine passée, l'avance fulgurante de l'armée allemande a amené les Panzers près de notre aérodrome. Les derniers Battle en état de marche ont décollé en catastrophe pour se replier vers l'intérieur des terres, laissant les pilotes restants et le personnel au sol à leur sort. Nous avons rejoint une colonne de soldats français en retraite et nous avons marché, harcelés par les bombardements, sans pouvoir prendre une minute de repos. Les Français n'étaient rapides que pour fuir, ne pensant pas une seule seconde à se battre pour enrayer l'avance allemande. Nous nous sommes finalement retrouvés sur les plages de Dunkerque, talonnés par les allemands, à piétiner sur le sable en attendant d'être évacué par la Royal Navy.*

*Tout cela est maintenant terminé. La glorieuse armée française aura duré moins d'un mois. Allongés sur la plage, ses derniers survivants attendent paresseusement leur capture. Pour eux, la guerre est terminée. Pour moi et mes camarades britanniques qui rentrons, elle ne fait que commencer. L'Angleterre devra continuer la lutte seule. Jusqu'à la victoire.*

*- Objectif dans cinq minutes !*

*La Flak de Lorient commence à se réveiller. Des traçantes partent du sol, encadrant notre formation. Les faisceaux des projecteurs antiaériens sondent l'obscurité, accrochant parfois un Wellington qui est alors pris à partie par toutes les pièces disponibles. Le silence radio est rompu, et la fréquence commence à être saturée de cris, jurons et d'ordres :*

*- Red squadron, turn right heading 180 !*

*- Yellow four, I'm hit !*

*- Yellow twelve, engine down, back to base !*

*- Attention ! Enemy fighters, six o'clock above !*

*Dans tous ce cafouillis, difficile de se faire une idée précise de la situation. Jusqu'ici, nous n'avons pas encore été touchés.*

*- Objectif dans trente secondes !*

*Une lueur aveuglante traverse le cockpit. Notre bombardier est dans le faisceau d'un projecteur. Le pilote engage aussitôt l'avion en virage serré pour se soustraire aux tirs des artilleurs allemands, mais c'est trop tard. Une explosion nous secoue comme un fétu de paille et notre gros Wellington commence à piquer vers la terre. De la fumée envahit mon poste, des flammes commencent à apparaître. Je suis incapable de savoir comment j'ai réussi, dans tout ce merdier, à ouvrir la trappe ventrale et à sauter dans le vide, balloté en tous sens dans l'avion qui part en vrille. Le*



mitrailleur de queue a sauté avant moi et j'ai cru voir le pilote qui me suivait. Je ne sais pas ce qu'il est advenu des autres. Après quelques secondes de vide qui me paraissent durer une éternité, mon parachute s'ouvre.

En-dessous de moi, dans ce noir insondable, la France occupée.

Ce qui m'attend ? Le camp de prisonniers.

Pour moi, la guerre est terminée.

Fin du dernier acte, rideau. A moins que...

Je suis tombé rudement, non loin d'une petite plage. C'est alors que je me suis aperçu que j'avais été blessé : ma cuisse gauche était en sang, ma combinaison de vol lacérée par un éclat d'obus. La chute n'avait rien arrangé et la douleur commençait à se faire de plus en plus forte. J'ai appliqué mes pansements et me suis fait une injection de morphine. En tentant d'enterrer mon parachute, je me suis aperçu que je boitillais à grand peine et que le sang coulait à flots malgré le bandage. Je n'allais pas aller bien loin dans ces conditions et le premier Allemand venu allait pouvoir me capturer. L'aube a commencé à poindre, me laissant sur ma plage, misérable et transi. Je m'étais allongé non loin d'une petite route, camouflé par un bouquet d'arbres. J'avais posé près de moi mon revolver, prêt à vendre chèrement ma peau. Avec le recul, c'était idiot, mais j'enrageais de me faire avoir aussi bêtement. Et puis, dans la matinée, une jeune fille sur un vélo est arrivée. Quand elle m'a vu me redresser, en sang et l'arme à la main, elle a stoppé brusquement, effrayée. Il me fallait un médecin, mais je craignais qu'en la laissant repartir, elle ne me laisse là, ou pire, me dénonce aux Allemands. En fait, j'ai réalisé que je n'avais pas le choix, et que malgré ma répugnance, il allait falloir lui faire confiance. Je lui ai demandé son prénom.

- Geneviève, a-t-elle répondu avec un petit sourire timide.

Deux heures plus tard, elle est revenue dans une voiture, avec un médecin. Quand il a vu que je portais une tenue de pilote anglais, il a pris peur et a voulu repartir. Il a fallu que je le menace avec mon revolver pour qu'il consente à me faire monter dans sa voiture. Nous avons roulé quelques kilomètres pour arriver dans une petite maison dans la campagne, visiblement inhabitée. Le médecin a changé mon pansement, avec beaucoup de mauvaise grâce. De mon côté, l'effet de la morphine s'était dissipé depuis longtemps et la douleur lancinante provenant de ma jambe me rendait extrêmement irritable. J'étais exténué et la tentation était forte de m'endormir ici. La peur de finir capturé me permit de reprendre mes esprits : le médecin allait certainement me dénoncer aux autorités d'occupation allemandes. Je n'étais pas en sécurité et j'ai demandé à Geneviève de me mener dans un autre endroit. Elle avait l'air effrayée, répondant tout d'abord qu'elle n'en connaissait pas d'autre. A force de persuasion et de menaces, j'ai fini par la convaincre. Affublé d'un vieux pardessus et d'un chapeau qui cachaient grossièrement ma combinaison de vol, elle m'a fait voyager à l'arrière d'une fourgonnette appartenant à un de ses amis, entre deux rangées de caquettes de fruits et légumes. Les cahots sur la route ouvraient sans cesse ma blessure et je devais me mordre les lèvres pour ne pas hurler de douleur. En voyant que nous entrions dans Lorient, je me suis senti devenir comme fou. Cette *fucking bitch* m'amenait droit dans la gueule du loup ! Lorient, avec sa base sous-marine, sa base aérienne, ses emplacements de Flak, ses milliers de soldats allemands de toutes armes... autant m'amener directement à Berlin !



Elle m'a amenée dans un café, désert en pleine journée, pour m'enfermer dans un petit cagibi meublé d'une paillasse sommaire. Elle a pu alors constater à quel point je maîtrisais bien la langue française et tous ses jurons, en tentant de me rassurer et de me dire que j'étais à l'abri.

Je n'étais pas au bout de mes surprises. Après avoir dormi de tout mon saoul, j'ai enfilé les vêtements civils qu'elle avait mis dans la pièce, et me suis levé pour me rendre aux cabinets. En entrant dans la pièce, je suis tombé nez à nez avec un Allemand en uniforme. Je suis tout d'abord resté pétrifié, puis j'ai pensé à fuir, avant que l'Allemand me fasse un signe de la tête et sorte de la pièce. J'ai alors appris que l'endroit que Geneviève avait choisi pour me cacher n'était autre qu'une maison close dans laquelle elle officiait, *Les délices de l'Orient*.

Je ne pouvais pas rester dans ce cagibi bien longtemps, alors Geneviève a averti les pensionnaires du bordel qu'elle devait héberger pendant quelques temps Maurice, un cousin à elle, un type un peu simplet dont la maison avait été détruite par les bombes. Mon accent allait me trahir un jour ou l'autre donc j'essayais d'en dire le moins possible et de passer inaperçu. La guerre avait son lot de déracinés et de pauvres types dont personne ne s'occupait, mon histoire pouvait être aussi crédible qu'une autre.

La patronne de la maison s'appelait Germaine et c'est à elle que j'ai été présenté. Sur le coup, je suis pas persuadé qu'elle ait gobé l'histoire du cousin, mais elle m'a foutu la paix. Je sais pas comment Geneviève s'est débrouillée pour me faire admettre sans plus d'histoires.

Faut pas que je moisisse ici quand même. Au cours de mes derniers jours sur la base, à Cranfield, on sentait bien qu'un gros raid était en préparation pour la pleine lune. Peut-être deux cent cinquante, trois cent bombardiers, selon les avions disponibles. En comparaison, les raids précédents n'étaient que des sonates de flûte. La pleine lune sera le 4 décembre, si les conditions météo sont bonnes.

Me faire héberger n'est pas un but en soi : il faut que je puisse obtenir des faux papiers pour pouvoir circuler. Bien que l'Angleterre ne soit qu'à quelques dizaines d'heures de navigation, il n'est pas question d'y aller par voie maritime. Pour moi qui connais bien la France et parle sa langue, la solution la plus simple me semble être de franchir la ligne de démarcation de nuit, une fois en zone libre, de gagner l'Espagne, et de là, rejoindre le consulat britannique à Madrid qui m'expédiera en Angleterre via Gibraltar. Un itinéraire bien évidemment long et périlleux en France occupée...

J'ai donné à Geneviève mille francs pour avoir sa confiance et je lui ai demandé s'il était possible de m'obtenir de faux papiers. Elle m'a parlé d'un parent à elle qui pourrait me trouver ça, en me disant que ce serait cher. Il me reste dix-neuf mille francs et j'aurai besoin d'argent pour passer la ligne de démarcation puis la frontière : il me faut absolument ces papiers, mais si possible sans que j'y laisse trop d'argent. Depuis, j'attends et je tance Geneviève tous les jours, mais elle ne me donne que des indications vagues, est incapable de me dire quand arriveront ces papiers ni combien ils coûteront. Je me demande si elle ne me mène pas en bateau.



4 décembre 1941

Pour m'assurer de la fidélité de Geneviève, hier, je l'ai prise entre quatre yeux et je lui ai exposé la situation. Si je me fais prendre par les allemands, pour moi, ce n'est que le camp de prisonniers ; par contre, pour elle, c'est un sort infiniment moins clément qui l'attend pour avoir porté secours à un aviateur britannique. Si quiconque dans le bordel moucharde et que les Allemands viennent me pincer, je me ferai une joie de la balancer, elle et ses petites copines. Elle a eu l'air terrorisée. Tant mieux ; tant qu'elle aura peur de moi, elle n'ira pas me trahir, du moins je l'espère. Si j'étais valide, je tenterais ma chance à l'extérieur, mais l'état de ma jambe est préoccupant : je ne pourrai pas aller bien loin de la sorte. Ma meilleure chance consiste à rester ici et ronger mon frein.

J'occupe mes journées en traînant au bordel, en restant dans la salle de bar sans rien dire. La seconde putain s'appelle Mathilde, elle se montre aimable mais j'évite les contacts, et elle aussi semble avoir ses problèmes. Avec Germaine, on ne se parle pas, et quand elle me demande de retourner m'enfermer dans mon cagibi, j'obéis aussitôt. Jouer l'idiot est une bonne couverture, ça me permet de pas avoir l'air trop louche quand je ne comprends pas un mot. Y'a des Boches qui viennent de temps à autres. Parmi les habitués, un gros allemand en civil, jovial, qui semble assez important vu son âge et le respect qui lui témoignent les autres, qui l'appellent « Herr Professor ». Sa régulière, c'est Geneviève. J'ai repéré aussi un tout jeune officier de la Kriegsmarine, Wolfgang Kreuz, pas comme les autres. Parfois, il a l'air perdu dans ses pensées, ailleurs, alors que tous les autres occupants du bordel font la fête. Je connais ce regard : c'est celui de la mort. Lui a connu le feu et a vu des camarades mourir sous ses yeux. Il a beau être dans le camp d'en face, une étrange camaraderie nous lie. J'ai passé tellement de missions à essayer de le tuer, lui, ses semblables et sa boîte de conserve submersible... Être là pourrait être aussi un bon moyen de glaner des informations sur la précision des bombardements et sur l'organisation de la Kriegsmarine, mais je préfère ne pas prendre de risques : si je suis pris habillé en civil à faire de l'espionnage, ce ne sera pas le camp de prisonnier, mais le poteau d'exécution. Ce soir, les deux allemands se sont disputés en parlant très fort. Germaine les a regardé d'un drôle d'oeil en se demandant s'ils n'allaient pas se taper dessus, et puis Wolfgang Kreuz est parti.

5 décembre 1941

Aujourd'hui, Geneviève m'a dit qu'un parent à elle allait m'apporter mes papiers et que ça me coûterait 25 000 francs. Je n'ai pas eu le temps de lui répondre que je n'avais pas cette somme, Mathilde est rentrée dans la pièce où nous discussions. Je suis vert de rage. 25 000 francs ! Ces salauds de français osent s'enrichir sur le dos d'un soldat anglais. Je vais leur expliquer ma façon de penser, mais il me faut absolument ce laisser-passer. Ma blessure me fait toujours souffrir, et le reste de la journée je suis d'une humeur irascible. A 17 heures, le bordel ouvre et c'est l'habituel défilé des quelques clients. J'en connais certains de vue, d'autres non. Je suis attablé dans la salle, en jouant mon rôle de débile léger, et j'attends.



Le gros allemand, « Herr Professor », arrive une heure plus tard. Mathilde et Geneviève sont au turbin avec des ouvriers de l'arsenal ou des gens que je ne connais pas. Le sous-marinier arrive à son tour. Les deux putains s'occupent des Boches. Il est 18 h 45, et le bordel est quasiment vide : avec le couvre-feu, les gens ne s'éternisent pas. Il ne reste que Wolfgang au bar et un jeune breton passablement éméché.

Ma blessure s'est réouverte, je vois une goutte de sang tomber par terre sous mon pantalon. Je l'essuie comme je peux du revers du pied, et quand Geneviève remonte, je lui demande discrètement de me refaire mon bandage. Nous allons dans le cagibi, et je peux observer l'état de ma jambe : les bords de la plaie ont noirci et une odeur peu engageante s'en exhale. Je tente de ne pas faire de bruit lorsqu'elle doit arracher les morceaux de gaze qui ont collé à la blessure, mais je ne peux laisser échapper quelques gémissements. Et il va falloir que j'aille jusqu'en Espagne dans cet état...

Mais j'en veux. Je me laisserai pas faire, pas comme ce peuple français qui s'est laissé réduire en esclavage. J'ai planqué mon revolver dans le cagibi, et j'ai l'argent dans ma chaussure, tout ce qu'il me reste désormais de ma tenue d'aviateur. Pour tous je suis Maurice, « le petit Momo », un garçon de ferme qui a perdu sa mère et sa maison au cours d'un bombardement. Ce soir, j'aurai mes papiers et alors je pourrai partir, passer en zone libre et rejoindre l'Angleterre. Je remonterai dans mon Wellington, chaque nuit, pour aller bombarder Lorient, et toutes ces villes occupées, lâches et glauques, depuis la nuit pure et étoilée. Avec mes bombes, je démolirai ce monde sale et moche jusqu'à la victoire.

Jusqu'à la victoire.